

ASPECTS DU BOUDDHISME VIETNAMIEN EN FRANCE

L'éclosion continue de pagodes "vietnamiennes" sur le territoire français, bien que fortement liée à l'émigration qui a suivi la mise en place de la République Démocratique du Viêt Nam (R.D.V.N. 1975), ne doit pas nous faire oublier les vagues migratoires précédentes qui sont survenues lors des 1ère et 2e Guerres Mondiales et à la suite des Accords de Genève (1954) ; ni a fortiori le courant entretenu par les échanges diplomatiques avec la France (c.f. les étudiants). Sans avoir constitué une véritable structure d'accueil, les ressortissants qui se sont fixés en territoire français ont ainsi préparé la reconnaissance des édifices bouddhiques et en ont déjà ébauché l'implantation géographique. Le bouddhisme, chargé de valeurs rattachées au pays d'origine, légitime bien plus que la langue maternelle (certaines prières ne sont que la retranscription phonétique du *sanskrit*), il nourrit les aspirations religieuses d'une langue affective.

Quelques pagodes en France :

A notre connaissance, il existe 24 pagodes en France. Il s'agit soit de la construction, soit de l'achat ou de la location d'une maison plus ou moins provisoire. Leur mise en place est un peu à l'image de la dissémination du bouddhisme au Viêt Nam, dans le sens où la personnalité d'un bonze, d'un laïc ou d'un groupe de pratiquants prévaut sur une organisation d'ensemble, en amont.

L'Enseignement du Bouddha s'est propagé au Viêt Nam plus par des voies implicites que par une reconnaissance officielle. Le bouddhisme a suivi les circuits commerciaux, à l'échelle individuelle, à la cadence de la marche à pied et de l'aumône. Son existence fut marquée, dès le IIe siècle av. J.C., par la présence de moines et/ou de monastères. Parallèlement à une diffusion très circonstancielle, le Bouddha laissa son empreinte sous différentes formes (souvent légendaires) de village en village, les dieux et les génies locaux lui ayant trouvé une place.

La pagode de Ste Livrade, dans le Lot-et-Garonne(47), est une illustration du syncrétisme religieux. Salle rectangulaire, située près de l'église catholique, elle fut mise à la disposition des bouddhistes qui résidaient à la Cité d'Accueil des Français d'Indochine (C.A.F.I.), en 1962. Il s'est très vite avéré que les femmes officiantes étaient des fidèles des "Génies des 4 Palais", c'est-à-dire, des adeptes de "cultes de possession". Garanties d'une forme populaire du bouddhisme vietnamien, elles ont maintenu, à proximité de l'autel des bouddhas, celui des génies incarnés. Les bouddhistes à la recherche d'une certaine "orthodoxie" en furent peut-être gênés, mais sans qu'il y ait eu pour autant de grand conflit à ce propos. Bien qu'en 1975, un bonze de Paris ait tenté d'intervenir, le Journal Libération du 05/03/86 mentionne le rituel de possession dont les participants ne seraient plus qu'une poignée de personnes âgées. En Février 1988, le Journal Télévisé du soir a montré la persistance de cette pratique. Comment le bonze ~~Đai-Dúc~~ (titre) THÍCH PHƯỚC ĐÀN (nom bouddhiste) résidant actuellement à la pagode, réagit-il? Non loin de là,

à Villeveuve-sur-Lot, la pagode plus récente construite à l'initiative d'un laïc, répondrait-elle à des aspirations différentes?

A l'époque où la "pagode du C.A.F.I." rassemblaient pour les grandes occasions, les bouddhistes vietnamiens de tout le sud-ouest, le Supérieur *Thượng-Tọa* (titre actuel) *THÍCH THIÊN CHÂU* arrivait à Paris. Confronté aux habitudes rituelles des fidèles, il semblerait qu'il ait tenté un compromis entre sa propre approche bouddhiste, des valeurs inhérentes à la construction sociale vietnamienne et la coloration chaleureuse du bouddhisme en tant que religion. A l'intersection des deux courants *Mahayana* et *Theravada*, il met l'accent sur l'Enseignement du Bouddha Historique : *Çakyamuni* supplante tout autre personnage, aussi bien au niveau figuratif que dans l'invocation du nom. L'exception qu'il consent à faire est la dévotion envers le seul bodhisattva féminin *Avalokiteçvara*, car l'"amour maternel est universel". Devant la complexité des textes bouddhiques, il a élaboré un livret unique, approprié à toute situation de recueillement. Le fascicule de 45 pages, que l'on trouve dans les pagodes de l'Institut *Trúc Lâm*, est la synthèse de textes *pali* et *sanskrit*, traduits en langue vietnamienne et sino-vietnamienne romanisée. Précisons toutefois que la volonté de faire ressortir l'essentiel de la Doctrine ne rejette pas en bloc les récits inscrits dans la mémoire collective et qui, en quelque sorte, ont partie liée avec le bouddhisme. D'autres bonzes, également en quête d'un "juste milieu", ont adopté des démarches différentes. L'Histoire de la diffusion du bouddhisme au Vietnam permet de mieux appréhender les sensibilités diverses qui en font la trame.

La prépondérance du *Mahayana* est due à la présence chinoise durant 10 siècles au Nord-Vietnam (berceau du pays et du peuple vietnamien). La route de la soie lui frayait la voie par le nord. Cependant, en partant des mers du sud et sous le parrainage de l'Inde, le bouddhisme *Theravada* remontait par voie fluviale jusqu'aux limites de l'expansion chinoise. Les marchés occidentaux (de l'or et des épices) ouvraient une 3e voie de communication de la Birmanie à la vallée du Fleuve Rouge, en passant par le Yunnan. Enfin, la "marche vers le sud", caractérisant la progression du territoire vietnamien, a fait rencontrer les religions brahmaniques et islamiques (le Royaume des *Chams* dans les plaines côtières) et les croyances relevant du bouddhisme *Theravada* (les Khmers dans le Delta du Mékong). L'école du *Dhyana* (*Thiền* en vietnamien) a finalement dominé l'enseignement dans les monastères.

Davantage connue sous le terme japonais *Zen*, elle a pris au Vietnam, des tournures différentes. Elle a été indéniablement marquée par l'originalité des maîtres. Mais l'accession très austère pour les gens du peuple, à la méditation progressive et personnelle, a donné des vertus particulières à *Amitabha A Di Đà* (en vietnamien) ainsi qu'à son royaume de la "Terre Pure" (*Tinh-Đô* en vietnamien). D'aucuns pensent qu'en évoquant sincèrement son nom, on peut en obtenir qu'il ouvre les portes de son "paradis", lieu de sauvegarde de toute réincarnation.

Quelques mots enfin sur deux instituts, *Chùa Linh-Sôn* et *Chùa Khánh Anh*. Caractérisés par les groupes bouddhiques qui leur sont affiliés et par leur activité d'édition, ils présentent aussi une originalité dans la combinaison tradition/Enseignement de *Çakyamuni*. La pagode de Joinville-le-Pont (94), *Chùa Linh Sơn*, a été bâtie dans les années 70, non loin d'une sortie du RER. Elle est réputée pour son ambiance générale qui rappelle l'Asie. Son architecture, les formes et les couleurs de l'ornementation ont une connotation chaleureuse ; le va-et-vient permanent des fidèles y entretient la vie et le parfum de l'encens se marie bien avec les odeurs de cuisine (les offrandes quotidiennes sont alimentaires). Peu importe si *A Di Đà* (*Amitabha*) supplante *Thích Ca Mâu Ni* (*Çakyamuni*) dans le cœur des gens. Des bonzes et des moniales sont toujours là pour prier avec eux, leur dispenser des récits ou encore leur faire aborder la méditation. Au passage, ils leur transmettent toujours quelque message bouddhique. La langue d'échange est la langue vietnamienne et pratiquement la vie à la pagode en prend les consonnances. Il est cependant possible de discuter dans d'autres langues. L'éventail de publications dirigées par le Très Supérieur Hòa-Thường THÍCH HUYỀN VI permet souvent de trouver, aussi bien à la pagode qu'en librairie, un ouvrage à la mesure de sa propre recherche. Il est vrai que le Centre Bouddhique International de *Dharmaville* (*Tung Lam* en vietnamien), à Rancon (87), pousse dans le sens d'une dogmatique homogène, mais sans sous-estimer les besoins primordiaux des bouddhistes vietnamiens. Toute personne de culture vietnamienne peut avoir le sentiment, qu'en dépit de la diversité des centres fondés par l'Institut *Linh-Sôn*, elle s'y retrouvera "chez elle".

De construction récente, la pagode *Chùa Khánh Anh* établie à Bagneux (92) est beaucoup plus discrète. Bien que la façade extérieure soit décorée de symboles rappelant le *Dharma*, tout est fait pour ne pas troubler la vie du quartier. Quand vous avez franchi la porte (rarement la porte officielle), vous avez accès aux documents exposés non loin des salles de réunion. L'étage est réservé à la résidence des bonzes et à la présence des bouddhas. Le Supérieur Thượng-Tọa THÍCH MINH TÂM met l'accent sur la réimpression de textes connus au Vietnam, et aussi sur l'éducation bouddhique familiale. Il se dit que le samedi après-midi, les jeunes enfants peuvent se rendre au Centre, écouter l'Enseignement du Bouddha et, par la même occasion, y apprendre la langue de leurs parents. Ils peuvent également y rester le week-end en "famille". La traduction en français d'un des travaux de NARADA Thera (*bikkhu* de Ceylan), fort connu des bouddhistes, a été une entreprise remarquable. En effet, Le bouddhisme en quelques mots se présente sous forme d'un fascicule léger et pratique... jamais en rupture de stock. Il est remis le plus souvent aux Eurasiens et aux Vietnamiens de la 2e génération qui n'ont pas forcément une connaissance approfondie de la langue vietnamienne écrite. Les parents d'enfants en bas-âge savent que ce livret existe. D'autres pagodes, ne relevant pas de l'Institut *Khánh Anh*, l'ont adopté, un certain nombre de foyers aussi.

Certains préfèrent se contenter des autels qu'ils ont aménagés chez eux, et prier en groupe restreint. L'éloignement de la pagode ou bien "le Vietnam" qu'ils n'y retrouvent pas, n'en sont pas

les seules raisons. Bien que les associations bouddhiques veillent à ce qu'il n'y ait pas de confusion entre le politique et le religieux, les gens ne peuvent s'empêcher de parler de leur pays d'origine ni d'avoir simplement une opinion sur la question. Le migrant, au vécu souvent douloureux, se méfie parfois des lieux fréquentés par ses compatriotes.

Si le bouddhisme n'a jamais été une religion d'état, il a pourtant participé à la cohésion de la 1ère Dynastie vietnamienne qui a succédé à l'occupation chinoise. La période florissante qui le caractérise pendant le règne des LY, a sans doute laissé des traces dans le sentiment national. Par la suite, il est devenu une forme de résistance au colonialisme, par opposition au christianisme confondu totalement avec l'intrus.

Quand le bouddhisme sort du contexte de l'affrontement direct et des clichés extrêmes, il devient en situation d'exil, un témoignage culturel. La Doctrine est universelle, mais tant de chemins sont possibles ! Des personnes, qui se rendent principalement aux pagodes de Fréjus (83) et de Nice (06), ont bien voulu parler de leur appartenance religieuse.

Dans le sud-est de la France :

Les pagodes de Fréjus et de Nice sont actuellement sous le patronage du Très Supérieur Hòa-Thượng THÍCH TÂM CHÂU, résidant à Montréal (Québec/CANADA). 500 fidèles environ sont inscrits sur les registres d'affiliation, sans compter les membres de leur famille qui les accompagnent. Comme si elles s'acquittaient de fonctions respectives, la première vivant au rythme des grandes cérémonies, est qualifiée de "pour les fêtes" ; la seconde, dite "pour les morts", suit de près le calendrier lunaire et les phases relatives au sort des défunts. La caricature est renforcée par la particularité des *Phật-Múa* ("bouddhas qui dansent") qui, en prenant possession d'un "médiu" (*bà-đồng*, "femme-monture"), rendent visite aux vivants, dans une salle appropriée, à Fréjus, afin de leur apporter paix et félicité.

Ces activités surprennent peu quand on aborde le religieux de manière plus générale au Vietnam. Les interférences politiques, culturelles et sociales que l'Histoire dévoile, se retrouvent au plan théologique. De plus, l'attitude déconcertante qui consisterait à adopter les croyances susceptibles d'apporter du positif, donne du mal à tout observateur, à bien définir l'appartenance religieuse. Aussi, le bouddhisme "vietnamien" n'a-t-il pu jusqu'à présent être analysé indépendamment du taoïsme et du confucianisme. D'autre part, les trois doctrines réunies, appelées *Tam-Giáo* ou bien encore, "les 3 Enseignements", se sont enchevêtrées, à la mesure du quotidien, avec la croyance aux héros et/ou aux génies territoriaux (nationaux ou locaux). L'interprétation des intéressés va ainsi des formes les plus syncrétiques à la recherche d'éléments distinctifs. Devant un tel éventail, le R.P. L. CADIÈRE trouvait une ligne cohérente, à savoir, la croyance à l'Essence : "la religion des esprits". La plupart des personnes extérieures ont été frappées par l'importance accordée au culte des ancêtres, et ont souvent été tentées de dire que cette observance était à

la base de la société. Certes, l'appartenance bouddhique est très liée aux interactions historiques. Mais la "prédisposition" à s'ouvrir sur les croyances de l'Autre a pourtant peu ouvert ses portes à l'Islam (un peu plus au christianisme). Si G. CONDOMINAS note, qu'avant 1975, les interlocuteurs de culture vietnamienne répondaient souvent qu'ils étaient bouddhistes, il ne faut pourtant pas réduire la religion à un simple cadre référentiel. L'appartenance à la Doctrine remodèle les éléments religieux autant que ces croyances dites "préexistantes" remodèlent le bouddhisme.

→ orthographe rectifiée
par téléphone
le 29/05/89

La préoccupation des morts entraîne visiblement une grande part des activités religieuses. Le parallèle est vite établi entre le culte des ancêtres et l'accompagnement des morts dans la prière. L'autel destiné à recevoir la tablette représentative du défunt, rend hommage à la famille de chacun des fidèles. Cependant, dans le contexte bouddhique, la famille prend une autre dimension. **Tổ**, l'"Ancêtre", est **Bodhidharma** (**Bồ-Đạt-Ma** en vietnamien). C'est à lui que revient le **bàn-tổ**, l'autel des ancêtres. L'autel de famille patronymique devient le **bàn-vông**, l'autel des morts. Le gardien de la "famille bouddhiste" est le plus souvent le **Hồ-Pháp** ("gardien de la Loi", en l'occurrence, du **Dharma**). L'autel qui le met en évidence dans les pagodes, montre à quel point son jugement est important. Aussi bien gardien de l'enceinte de prière que de la vertu bouddhiste, il frappe de son épée tout intrus non pas dans l'immédiat, mais à la mort, quand l'"âme" se présentera devant lui. Si un fidèle parle de l'"âme", il prévient aussitôt qu'elle ne prend pas, chez un bouddhiste le sens que lui attribuent "les catholiques". Désignée couramment **linh-hồn**, elle est aussi appelée par quelques personnes soucieuses de marquer la différence, **chân-linh** (inscrit parfois sur les ornements des sanctuaires). Les bonzes et les moniales utilisent l'expression **thúc-thần**, exprimant ainsi le **thần**, l'"âme de l'Ancêtre". Chargée de mémoire, l'"âme" passe une sorte d'examen avant d'accomplir la mutation. Elle "écoute la prière, se repent de ses fautes et le **karma** (**nghiệp**) s'allège" (moniale **THÍCH-NÚ THIÊN ĐIỆU**). Passible, d'une certaine manière, de jugement, elle doit avoir toutes ses chances, non pas d'alléger sa peine, mais de reconnaître ses torts à des fins favorables ultérieures. Les périodes importantes de prière se passent les 49e, 100e jours et anniversaires après la mort. Les intervenants expliquent à l'unanimité, qu'à ces moments précis, "on sait où est le mort". Il serait plus exact de dire qu'à ces moments précis l'"âme" est dans une situation critique, soit sur le chemin de la réincarnation, soit sur celui du **Nirvana** (**Niết-bàn** en vietnamien). Le plus grave qui puisse lui arriver serait qu'elle soit condamnée à faire de la prison (**ngục**). Le contexte dans lequel elle est supposé être, fait déjà moins l'unanimité. Les bonzes et les moniales sont formels : la phase cruciale avant la réincarnation (si elle doit avoir lieu) se situe dans les 49 jours postérieurs à la mort. Les cérémonies suivantes, dites "pour le souvenir", ne sont plus que la commémoration par les vivants, de l'être disparu. Certains observants, quant à eux, estiment que leur devoir est de l'aider à se souvenir son identité. Ils évitent ainsi que l'"âme", dans les épreuves qu'elle traverse en supportant le **karma**, ne se perde ni ne soit

→ orthographe des noms
modifiée par téléphone
le 29/05/89

condamnée à errer. Comme elle a besoin de se nourrir, de se vêtir ou de payer son passeport... l'invocation de ses noms civil et bouddhiste est accompagnée d'offrandes alimentaires, de vêtements taillés dans du papier crépon, d'argent ou de papiers imprimés équivalant la monnaie. Cela s'accommode avec une véritable fête, à laquelle les invités partagent le repas de l'"âme", après le rassemblement religieux. Il s'ajoute au cérémonial, l'incinération du "pli" sur lequel l'officiant a inscrit des mots de salut et de prière (parfois proches de la poésie). Souvent, il est demandé au bonze de prendre en main le culte. Bien qu'il soit habilité à veiller sur le devenir des morts, ce que les vicissitudes quotidiennes ne permettent pas aux gens d'assurer correctement, sa participation prend un sens supplémentaire. En effet, les dévôts qui s'adressent à lui n'omettent pas pour autant de prier chez eux, devant les autels qu'ils ont aménagés, et ils oublient rarement les dates importantes. D'autre part, que les bouddhistes soient tous "enfants" de *Bodhidharma*, n'exclue pas des hiérarchies : les bonzes et les moniales, considérés en quelque sorte, comme les descendants de la lignée directe du fondateur du *Dhyana*, sont censés échapper à la réincarnation lors de la prochaine mort. Placés au-dessus de l'"âme" du commun des mortels, ils ne touchent, ni de leur vivant ni par la suite, à la nourriture dédiée aux laïcs décédés. Les vertus de pureté qui sont attribuées aux religieux, donnent d'autant plus de valeur aux cultes qu'ils dirigent. Malheureuse est donc l'"âme" à laquelle personne ne pense ni n'offre de quoi trouver la voie. Perdue entre les étapes de son devenir, elle est contrainte de demeurer une "âme errante" (*cô-hôn* en vietnamien), tracassant ainsi les humains jusqu'à ce que quelqu'un consente à lui rendre hommage. Aussi, chacun se doit d'accorder dans la prière, une place aux âmes égarées. Dans les offices quotidiens et ordinaires, une coupelle d'eau et de riz cuit leur est dédiée. A la Fête des Morts, *Vu-Lan*, au 15^e jour du 7^e mois lunaire (environ en août du calendrier grégorien) elles ne sont jamais exclues du banquet. La nourriture est déposée dans la nature, les bâtons d'encens purifiant le chemin qui mènent à eux. Malgré cela, il arrive que des *cô-hôn* troublent la paix des vivants, en prenant possession de leur corps. Dans le contexte actuel, il s'agit bien souvent de l'"âme" des *boat-people* ou de personnes ayant disparu dans "les camps". Le "bouddha", qui peut identifier et mettre en fuite l'"âme" perturbatrice, descend sur terre. Comme il n'a aucune matérialité, il prend corps dans une *bà-dông*, une femme-médium. Les *bà-dông*, au service des *Phật-Mùa* ("bouddhas qui dansent"), servent les "Génies des 4 Palais". Cela entretenant une pratique qui semblerait être antérieure au bouddhisme au Vietnam, tous les bouddhistes n'y adhèrent pas. Les Demoiselles et les Mandarins qui composent principalement ce panthéon ne sont, d'après les réticents, que des surperstitutions réactualisées. Quant aux adeptes, ils font très bien la différence entre les "bouddhas qui dansent" et les bouddhas tels que *A Di Đà Phật* (*Amitabha*), *Thích Ca Mâu ni* (*Çakyamuni*) ou *Di Lạc* (*Maitreya*)... Il y a sur terre tant de monde dont il faut s'occuper, qu'il existe des bouddhas "pour tout le monde" et des bouddhas "pour les Vietnamiens", les familles étant différentes. Le respect rendu aux *Phật-Mùa* ne provoque aucune contestation vi-

rulente de la part des bouddhistes "orthodoxes". Les cérémonies sont ouvertes à tous et, à défaut d'y participer, les non-observants y assistent volontiers. Il faut dire que les bonzes ne manifestent pas non plus de ferme opposition. Ils veillent cependant à ce que les pratiques ne soient pas confondues et, malgré leur savoir, ne donnent jamais d'explication à ce sujet. Ils ne considèrent pas les "bouddhas" incarnés, au coeur du bouddhisme, et n'orientent personne vers cette voie. Ils estiment aussi que les officiants sont des "dames trop âgées" et qu'il ne sert à rien de leur dire quoi que ce soit. Par contre, ils ne refusent pas d'intervenir quand une bà-dông, trop âgée pour continuer à accomplir son devoir, craint la colère des Phât-Mũa. "Enfants" de Bodhidharma, les moines sont habilités à se présenter devant les "bouddhas" et à formuler les prières les plus adéquates. Le Très Supérieur Hoà-Thường THÍCH TÂM CHÂU n'a laissé aucune place aux cultes de possession dans la pagode qu'il a créée à Nice. Bien qu'à Fréjus, les deux "familles de bouddhas" ne soient pas abritées sous le même toit, il regrette de n'être pas là plus souvent pour faire admettre à la longue, l'évacuation des Phât-Mũa de l'enceinte bouddhique. La moyenne d'âge des "médiûms" et des fervents consultants laisserait croire que les "bouddhas dansant" s'éteindront d'eux-mêmes. Pourtant, il est dit qu'à Marseille, des bouddhistes eurasiens et vietnamiens de la 2e génération leur donnent pleine vitalité. Le panthéon compte de nombreux personnages inhérents à la mémoire collective, comme le Gal TRÂN HUNG ĐẠO, héros national pour qui un autel est érigé. Transposer une figure historique chez les bouddhas peut choquer. Mais si la mort implique une obligation de respect envers l'"âme", le défunt n'est pas plus déifié que Cakyamuni ou Amitabha. Les bodhisattvas qui nourrissent le courant Mahayana rendent le bouddhisme plus accessible. Pourquoi TRÂN HUNG ĐẠO n'aurait-il pas accompli sa dernière réincarnation quand il a repoussé l'envahisseur chinois? Pourquoi ne serait-il pas depuis, bodhisattva auprès d'Amitabha? Il y aurait donc, pour certains, des "bouddhas" d'entité spécifique, comme si les lieux de leur passage délimitaient leur champ d'investigation, à la mémoire d'un peuple. A partir d'une telle conception, rien d'étonnant à entendre parfois que "Quan-Âm [Avalokiteçvara] est venue pour les bouddhistes en Asie et la Vierge, pour les catholiques". En situation d'exil, les bouddhistes savent fort bien que Quan-Âm continuera à veiller sur eux. Certains, bien que restés (ou devenus) de fervents pratiquants, ont fait baptiser leurs enfants et leur ont fait suivre une catéchèse assidue. Il s'agit le plus souvent des Vietnamiens de la vague migratoire des années 1950-60. L'assimilation Vietnamiens/bouddhistes et Français/"catholiques" n'est pas un critère simple d'identité nationale et d'intégration des Vietnamiens de la 2e génération. L'importance accordée aux "génies territoriaux", que tout observateur du religieux au Vietnam a pu noter, a sans doute une part d'influence dans la décision des parents, dont la progéniture est censée ne pas se préoccuper de leur "âme", à leur décès. C'est un peu comme si "Dieu" d'ici et les "génies/saints" d'ici (c.f. la Vierge Marie), devaient être respectés par ceux qui sont nés "chez eux". Des enfants, eux-mêmes mariés devant l'Eglise et ayant aussi fait baptiser leurs propres enfants, se

posent des questions sur le bouddhisme. Leurs parents espèrent-ils à la mort, s'en remettre aux bonzes? Quand la question leur est posée, le problème est toujours esquivé. Les derniers arrivants, eux, adoptent en général, une attitude différente. Les enfants les suivent dans la prière dédiée aux bouddhas. Les facettes du bouddhisme sont encore bien complexes et leur approche renvoie toujours à de nouvelles interrogations. Les pagodes attirent nombre de Vietnamiens et d'Eurasiens qui, sans renier leur foi chrétienne, viennent prier en commun devant l'autel des bouddhas. La méconnaissance des doctrines respectives semble être un faux problème. Le bouddhisme apporte une dimension religieuse que nous avons du mal à saisir et à nommer, sans doute parce que nous nous construisons, nourris directement ou en arrière-plan, par des critères de Dieu unique et tout puissant. La tendance à rechercher La Vérité, excluant toute variabilité, est une conception dont nous avons du mal à nous détacher.

QUELQUES REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

(par ordre alphabétique d'auteurs)

- 1) CADIÈRE (R.P. Léopold). - Croyances et pratiques religieuses des Vietnamiens. - Saïgon (HO-CHI-MINH-ville/VIETNAM) : Ecole Française d'Extrême-Orient, 1955-1958. - 3 vol. -
- 2) CONDOMINAS (Georges). - "Vietnamese religion", p. 256-260 in : Encyclopaedia of Religion. - New-York, Mac Millian (U.S.A.) : éd. Maurice ELIADE, 1986. - 16 vol. - (traduit du français par Maria Pilar LUNA-MAGANNON.
- 3) COULET (Georges). - Cultes et religions de l'Indochine Annamite. - Saïgon (HO-CHI-MINH-ville/VIETNAM) : Impr. Commerciale, s.d.
- 4) LE-HUU-KHOA. - Les Vietnamiens en France : la Dialectique insertion/identité (le processus d'immigration depuis la colonisation jusqu'à l'implantation des réfugiés. - [1983]. - 405 f. dactylog. Thèse de Doctorat de 3e cycle : Université de Nice(06), Dpt. Lettres et Sciences Humaines.
- 5) LE-HUU-KHOA. - Les réfugiés et les immigrés originaires de la péninsule indochinoise. - Paris : A.D.R.I. Centre de ressources documentaires, Décembre 1984. - 54 f. dactylographiées-
- 6) NGUYEN-HUY-LAI (Joseph). - La tradition religieuse spirituelle et sociale au Vietnam : sa confrontation avec le christianisme. - Paris : Beauchesne, 1981. - 525 p. - (Beauchesne Religions ; 11).
- 7) NGUYEN (Tùng). - "Les Vietnamiens et le monde surnaturel", p. 249-259 in : Mythes et croyances du monde entier. - Paris : Lidis-Brefols, 1985.
- 8) NGUYEN-VÂN-HUYÊN. - La civilisation annamite. - Hanoï (VIETNAM) : Connaissance de l'Indochine, 1944. - 281 p. - (Collection de la Direction de l'Instruction Publique de l'Indochine).
- 9) TRÂN-VÂN-GIÁP. - "Le bouddhisme en Annam : des origines au XIIIe siècle" in : Bulletin Ecole Française d'Extrême Orient. - Hanoï (VIETNAM) : Impr. de l'Extrême Orient, 1932. - 78-xv p. -

 Copie du manuscrit envoyé à la Rédaction de la revue .-Lumière et Vie.- (le manuscrit était rédigé en interligne 2). Des erreurs de frappe, d'orthographe ou grammaticales ont été remarquées ultérieurement, mais elles n'ont pas été corrigées volontairement afin que le lecteur juge par lui-même.

thi-Nhung TRÂN
épouse DUMAINE

au

Père Antoine LION
Directeur de Lumière et Vie
Revue de formation et de
réflexion théologiques
2, pl. Gailleton, 69002 LYON

Mon Père,

C'est fort désappointée que j'ai pris connaissance de la publication consacrée aux "bouddhismes en occident". Je suis déçue, non pas par l'ensemble de l'ouvrage, mais par le tirage de mon article. En effet, il ne correspond pas à mon manuscrit. Qu'il y ait des erreurs à une terminologie vietnamienne peut se comprendre. Les étrangers sont habitués aux problèmes de langue. Mais que la Rédaction de la revue se soit permis de découper le texte, de remanier l'ordonnement de certaines parties, de transformer mes expressions (sinon les supprimer!) ou d'insérer des sous-titres qui ne donnent pas plus d'ossature à mon exposé, est difficile à admettre.

Je tiens à préciser que cet article n'est pas un travail bâclé, fait de dernière minute, comme pourrait être soupçonné un simple devoir scolaire. Il a été soumis à quatre correcteurs de sensibilité différente. La construction de l'écrit a été discutée avec soin, à chacune des lignes et des liaisons. Il ne s'agit pas d'une description mais d'une réflexion, tirée de presque deux années de Recherche sur le terrain (sans oublier, des dix-huit années d'éducation vietnamienne reçue dans mon propre foyer).

Il est malheureusement impossible d'énumérer toutes les erreurs commises car il faudrait revoir le texte en entier. Il y en a pourtant quelques-unes que je voudrais souligner.

1°) J'ai délibérément découpé l'article en deux parties :

"Quelques pagodes en France" afin de donner une vue d'ensemble. Mais la liste est non-exhaustive.

"Dans le Sud-Est de la France", sous-titre que vous avez supprimé, mais qui pour moi était primordial, dans la mesure où le développement de la pratique et des convictions personnelles (qui m'ont été confiées) n'est pas généralisable. Nos Maîtres Anthropologues nous mettent suffisamment en garde sur ce point. La manière dont vous avez présenté mon texte, fait vite oublier la spécificité des remarques que j'ai répertoriées dans les pagodes de Fréjus et de Nice. Aussi, quand je parle de "la caricature [est] renforcée par la particularité des Phật-Mùa ("bouddhas qui dansent")", ce n'est pas la même chose que "la différence [est] renforcée par ce qui caractérise les Phật-Mùa (les "bouddhas qui dansent")" (p. 24 de la revue). Ai-je donc parlé de "différence" entre les deux pagodes? La notion de caricature accompagne les expressions précédentes entre guillemets, dans le but de donner une information sur le plan du registre du "on dit" et non pas sur celui de l'affirmation.

2°) Votre démarche de modification correspond bien à "la tendance à rechercher *La Vérité*" à laquelle j'ai fait allusion dans la conclusion (réflexion d'ailleurs publiée, tronquée et ramenée à un lieu commun).

Il va sans dire que si la langue française utilise des articles définis, indéfinis ou simplement, n'en utilise pas du tout, c'est bien pour marquer des nuances. Traduire *Phât-Múa* par les "bouddhas qui dansent" est une aberration, car c'est enfermer les génies dans un panthéon déterminé. Or, ce n'est pas du tout le cas. J'ai suffisamment insisté sur l'ampleur des croyances possibles et sur la difficulté pour nous, observateurs non-adhérents à ces croyances, à catégoriser et à rationaliser l'appartenance religieuse.

Quand j'utilise l'expression "il se dit" ou que j'adopte des tournures de phrases au conditionnel, c'est justement par volonté de ne rien affirmer au hasard. Pourquoi est-ce transformé en informations données dans le mode indicatif et en rayant toute subtilité de langage?

3°) Le pire est que la Rédaction de la revue a tronqué mon manuscrit et déplacé des parties. Cela a non seulement gommé davantage les nuances que j'ai avancées dans le style d'écriture, mais cela a aussi détruit l'idée de fond de l'article (avec, bien évidemment, les enchaînements que j'ai travaillés).

Quel intérêt de regrouper mes ropos en ce que vous intitulez "éléments d'Histoire"? D'autant plus qu'un des spécialistes, tel que Dennis GIRA développe dans le même numéro, toute la diffusion de la Doctrine? Les premières références au Vietnam (p. 21-22 de l'article publié) sont uniquement faites pour que le lecteur se sensibilise à la complexité religieuse et pour qu'il établisse lui-même ses liaisons avec ce qui se passe en France. Pourquoi donc avez-vous accolé un paragraphe qui devait faire liaison entre les pages 23 et 24 de la publication? Vous lui faites perdre tout son sens de l'appartenance bouddhique / identité nationale / identité culturelle! Vous faites perdre, par la même occasion, tout le contexte de conflit puis d'exil, de gens qui n'osent pas (ou qui n'osent plus) retrouver grand nombre de leurs compatriotes.

4°) Enfin, en ayant fait de mon manuscrit un véritable *milk-shake* agrémenté par vos propres ingrédients, vous m'avez fait signer une réflexion qui n'est pas mienne.

Le plus scandaleux est qu'après une telle publication, le bouddhiste vietnamien moyen ressort comme un pragmatique des religions, piochant à droite et à gauche ce qui l'intéresse, sans aucune ligne de conduite. Il mélange tout ce qu'il peut : les génies des Quatre Palais et les bouddhas, les ancêtres et les bouddhas ; il peut même être bouddhiste et chrétien, pourquoi pas?

A votre avis, pourquoi ai-je donc cité le R.P. Léopold CADIÈRE? Pour flatter votre revue par un de vos pairs? Cet homme d'Eglise, véritable ethnologue en avance sur son époque, n'accordait pas autant d'importance au culte des ancêtres. Il ne le soumettait pas, tout au moins, à la moindre des associations

et des affirmations d'idées.
Mon manuscrit exprime-t-il que "la préoccupation des morts commande manifestement une grande part des activités religieuses" et que l'on peut mettre en parallèle le culte des ancêtres et l'accompagnement des morts dans la prière"? Qu'avez-vous fait des éléments qui reliaient les deux phrases d'origine? Vous avez jugé bon de les transposer ailleurs (tout en les transformant).

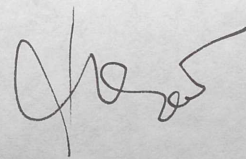
Je veux bien admettre que mon texte n'est pas assez clair et porte peut-être à confusion. Mais laissez le lecteur être juge et critique de mes propres propos et non de vos interprétations. Cependant, que mes éventuelles faiblesses de "mauvaise" analyse anthropologique n'excusent pas votre manque de discernement. Car traduire "christianisme" par "catholicisme" (p. 24, ligne 29 de l'imprimé), montre à quel point j'ai pu me leurrer sur les efforts d'ouverture que j'avais prêtés à votre revue.

Non seulement j'estime que votre comportement va dans le sens inverse de la connaissance de l'Autre, mais surtout, il est un véritable manque de respect vis-à-vis des interlocuteurs qui ont eu confiance en m'ouvrant leur porte : porte des édifices religieux, porte de leur foyer, porte de l'intimité de leurs souvenirs et de leur sensibilité...

C'est déjà bien aventureux de transcrire les croyances de l'Autre sans quelque peu, mal interpréter sa pensée. Il n'y avait aucune raison de modifier mon manuscrit.

Je refuse d'être tenue responsable de ce que vous avez imprimé, alors que vous n'avez proposé aucune correction d'épreuve. J'ose espérer que vous mettrez tout en oeuvre pour réparer vos décisions excessives. Il va de soi qu'un simple *erratum* ne suffira pas, tant le manuscrit a été modifié. J'attends de vous une réponse rapide, avec les solutions que vous envisagez.

Nice, le 25 Octobre 1989



Mme TRAN thi-Nhung, épouse DUMAINE.